

pris dans les glaces. Au printemps de 1611, il voulut recommencer ses recherches vers l'ouest de la baie, mais sans plus de succès. — Les difficultés de l'entreprise avaient un peu aigri le caractère du capitaine anglais, et par suite le mécontentement s'étant répandu parmi ses gens, ils se révoltèrent, et, s'étant saisi de lui, ils l'embarquèrent sur une chaloupe avec plusieurs de ses compagnons qui lui étaient restés, fidèles, et depuis on n'a jamais entendu parler de lui. Ce n'est que plus tard qu'on apprit ces détails par un des révoltés.

Avant de revenir à l'expédition contre les Iroquois où nous avons laissé M. de Champlain, remarquons qu'il donna son nom au lac par lequel il s'était rendu au théâtre du combat. La rivière qui lui servait de décharge était alors nommée rivière des Iroquois. Champlain donna à ce lac une longueur de 50 à 60 lieues, mais, à la vérité, il n'a que 35 ou 36 lieues. La bataille se livra à l'endroit de la décharge du lac St. Sacrement dans le lac Champlain, c'est-à-dire comme nous l'avons déjà dit, au lieu même où fut remportée la fameuse victoire de Carillon. C'est aujourd'hui le village de Ticandérogas. Il faut faire attention qu'il y a un autre lieu du nom de Carillon, situé sur les rives de l'Ontario, car il serait inutile d'aller étudier cette bataille sur cette dernière rivière.

Le lac Champlain fut, à plusieurs reprises, le théâtre de la guerre entre les Français et les Anglais, c'était aussi par cette voie qu'au 17^{ème} siècle et au commencement du 18^{ème}, un certain nombre de traitants français allaient porter leurs fourrures chez les Anglais en fraude des droits de la compagnie.

Dans le combat des alliés contre les Iroquois, ces derniers comptaient 200 guerriers, tandis que les Hurons et les Algonquins n'étaient que 60; mais l'effet des arquebuses avait été tel, que l'ennemi confiant d'abord dans la supériorité du nombre, avait perdu tout son courage à l'aspect des européens et de leurs armes extraordinaires. Leurs boucliers avaient été impuissants à les garantir. Champlain dit que ces boucliers, espèce de rondaches, étaient formés de plusieurs pièces de bois liées ensemble et recouvertes de coton. Quel était ce coton? Comment était-il fabriqué? On n'en sait rien.

Après avoir encore massacré quelques fuyards et leur avoir enlevé la chevelure, ils célébrèrent leur triomphe par les danses et un festin composé de vivres abandonnés par les Iroquois, puis ils se retirèrent en route pour leur pays. Le soir venu, les Français furent témoins d'un spectacle dont le seul récit remplit d'horreur. — Les vainqueurs choisirent un de leurs prisonniers, et après lui avoir reproché la cruauté de sa nation, ils lui firent d'entourner sa chanson de mort. Dans cette chanson, affreux défi jeté à ses bourreaux, le prisonnier après s'être vanté de tout le mal qu'il leur avait fait, et de toutes les victoires des siens sur les tribus ennemies, énumérât les supplices qu'il avait fait subir aux frères de ceux qui allaient le tourmenter. Quand il eut fini, on l'attacha à un poteau, puis chaque Algonquin s'empara d'un tison ardent venant à tour de rôle l'appliquer sur la peau de l'Iroquois, choisissant avec art les parties les plus sensibles. Ensuite on lui saisit les doigts et on lui arracha les ongles avec les dents. — Puis on lui fit mettre ses doigts dans un calumet pendant que le maître du calumet fumait pour attiser le feu. — Après cela on lui coupa la peau des poignets, et, enfonçant par dessous des bâtons pointus, on tâcha d'arracher les nerfs; si on ne réussissait pas, on faisait une autre incision plus haut. — Puis on lui leva la chevelure et on versa de la gomme bouillante sur son crâne sanglant. — Au milieu de ces atroces supplices, quelques cris venaient-ils à lui échapper arrachés par la nature, il les réprimait aussitôt et se moquant de la rage de ses ennemis. Incapable de supporter plus longtemps le spectacle d'une barbarie si révoltante, Champlain termina les souffrances du malheureux par un coup d'arquebuse. Les sauvages étaient tout étonnés de l'action de Champlain et ils ne pouvaient s'expliquer qu'on pût avoir de pareils sentiments de pitié. — N'étaient-ce pas là les traitements qu'on avait fait subir à un grand nombre de leurs frères?

On continua le voyage assez rapidement. Rendu au Sault on se sépara; les Hurons traversèrent la langue de terre entre le St. Laurent et la rivière des Iroquois afin de rejoindre leurs canots et de rentrer dans leurs pays. Les Montagnais et les Algonquins demeurèrent avec M. de Champlain. Arrivé à l'embouchure de la rivière Richelieu, un vent très violent accompagné d'une pluie battante contraignit la troupe de s'y arrêter. Pendant la nuit un Montagnais rêva qu'ils étaient poursuivis par les Iroquois. — Or les rêves, chez les sauvages, c'étaient des avertissements qui ne trompaient jamais. Il revêilla ses compagnons, leur raconta son rêve, et tous aussitôt, malgré le vent, malgré la pluie, prennent la fuite, sûrs d'être poursuivis par les ennemis, et vont passer la nuit au milieu des joncs du lac St. Pierre. Le lendemain, ne voyant pas venir les Iroquois, ils se remettent en marche pour Québec, où le

chef français donna aux alliés de quoi fêter leur victoire sur les tribus Iroquoises.

Il y avait environ quinze mois que M. de Champlain était en Canada, quand il songea à passer en France. Avant de partir, il choisit un homme de confiance pour le remplacer en son absence. Cet homme, nommé Pierre Chauvin, nom qui ne nous est pas inconnu, était très intelligent, comme il le prouva dans son administration de la colonie. Il fit couper pendant l'hiver tout le bois nécessaire pour l'hiver afin de ménager les forces des colons pendant cette dernière saison, précaution très sage, comme le remarque Champlain, et qui sans doute contribua beaucoup à la santé des Français, qui fut meilleure pendant cet hiver qu'elle n'avait été l'année précédente.

En France, les affaires de la colonie étaient en fort mauvais état, vu l'expiration du privilège de M. de Monts, que celui-ci ne put parvenir à faire renouveler à cause des plaintes des marchands Bretons, Normands et Rochellois, dont les intérêts étaient opposés à la traite exclusive et qui engageaient le roi à refuser une nouvelle commission. Ne pouvant rien espérer de ce côté, M. de Champlain s'adressa à M^{de} de Guicheville qui s'occupait alors de l'Acadie dont elle voulait convertir les indigènes. Le gentilhomme Saintongeais la prenant par son faible, chercha à lui persuader par l'intermédiaire du Père Cotton que le Canada offrait plus de facilité pour la propagation de la foi, tant à cause de l'éloignement des Anglais qu'à cause de la force de nations sauvages chez lesquelles on pouvait si aisément parvenir. Mais malgré toute la puissance de ces motifs sur son esprit, la noble dame fut sourde à ses instances; elle avait pris son parti, et, au reste, elle ne paraît pas avoir vu M. de Monts d'un trop bon oeil à cause de sa religion, quoique M. de Monts, pour le dire en passant, se fût occupé de la conversion des sauvages comme l'aurait fait un bon catholique.

Cependant sa Compagnie ne l'abandonna pas encore tout-à-fait, et dans l'espérance de pouvoir retirer assez malgré la concurrence générale pour faire face à l'entretien de la colonie naissante, elle fit repartir MM. de Pontgravé et de Champlain, le premier pour l'objet de la traite et le second comme gouverneur du Canada. Le 26 mai 1610, on arriva à Tadoussac, où se trouvaient déjà deux navires français, « lesquels, dit Champlain, étaient arrivés depuis huit jours, » et il remarque que c'était la première fois depuis 60 ans que des vaisseaux fussent arrivés si tôt dans ces parages, d'où l'on peut conclure selon toute probabilité que depuis 1550 les Basques et les Bretons avaient continué d'y faire le trafic et la pêche.

Champlain rencontra là les Montagnais qui l'attendaient pour entreprendre une nouvelle expédition contre leurs ennemis. Il y avait bien des Basques à Tadoussac, mais c'était, disaient-ils, des Mistigoches, lesquels ne valaient rien pour la guerre. A Québec, on trouva d'autres sauvages qui s'y étaient rendus pour le même but et qui le reçurent par une grande fumée où l'on attêta le projet d'une nouvelle attaque contre les Iroquois. On partit donc immédiatement pour aller joindre, à l'embouchure de la rivière des Iroquois, 400 guerriers de la nation Huronne et de celle de l'Iroquet, mais ce chiffre était beaucoup exagéré. Champlain y trouva en outre un grand nombre de Français qui y faisaient la traite. A peine était-il arrivé qu'on lui annonça que les Iroquois étaient dans le voisinage. En effet, 100 guerriers de cette nation, qui étaient venus probablement pour surprendre les traitants, ayant vu le nombre trop grand de leurs ennemis, avaient élevé sur une hauteur un retranchement d'arbres abattus dont ils avaient entrelacés solidement les branches et de là ils défiaient les alliés. Le commandant français avait compté sur les traitants comme auxiliaires, mais, ces gens si braves pour leurs intérêts, ne le furent pas assez pour le suivre. Il lui fallut encore laisser la barque à la garde de ceux de ses hommes qui l'avaient accompagné, n'en emmenant que quatre avec lui avec lesquels il s'embarqua; les sauvages après avoir vogué quelques temps s'arrêtèrent à terre et se mirent à courir à travers les bois, laissant leurs canots sans gardiens et Champlain sans guide au milieu du désert.

Il y avait déjà assez longtemps qu'il avait perdu leurs traces et il ne savait trop de quel côté se diriger quoique de temps en temps il entendit de grands cris, quand un Algonquin accourut pour lui dire de se hâter, que la bataille était engagée et qu'on avait besoin de leurs arquebuses, car les Iroquois étaient fortement retranchés et se défendaient vaillamment. Champlain doubla le pas et il arriva au moment où les Algonquins venaient d'être repoussés. A sa vue ils jetèrent un cri de joie et recommencèrent avec un nouveau courage l'attaque des retranchements ennemis. Plusieurs des Iroquois qui étaient là voyaient les Européens et leurs armes pour la première fois. Le bruit des détonations et le ravage des balles dans leurs rangs déconcertait leur courage, mais, malheu-